

La possibilité du collectif



L'AJAR en avril 2019 avec *L'Esprit des lieux* au Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne (Daniel Vuataz à droite). G. BESEVAL

Rencontre ► Daniel Vuataz a fait ses armes au sein de l'AJAR et vit de sa plume en indépendant, entre projets collectifs et commandes d'écriture.

C'est l'une des figures phares de la percée des collectifs d'écriture. Membre historique du Collectif AJAR, créé en 2012, Daniel Vuataz écrit pour la scène et la performance, la comédie musicale, le podcast et le scénario. Avec Bruno Pellegrino, Aude Seigne et Fanny Wobmann, il a lancé le nouveau collectif La ZAC, qui a fait ses premiers pas dans *Le Courrier* (le feuilleton *Ofeli*, paru en février dernier). Il a aussi coécrit plusieurs ouvrages avec Bruno Pellegrino et Aude Seigne: la série littéraire *Stand-by*, une commande des éditions Zoé, et le roman *Terre-des-Fins*, récente commande du Mudac également chez Zoé.

Quels sont les enjeux de ces projets

collectifs en termes artistiques, financiers, professionnels? Comment cela affecte-t-il l'écriture même, et la manière de considérer l'œuvre littéraire? Le statut de l'auteur·trice s'en trouve-t-il modifié? Pourrait-on imaginer de nouvelles manières de vivre de l'écriture? Autant d'enjeux passionnants et très actuels dans le terreau fertile pour le livre qu'est la Suisse romande.

L'AJAR, ce «collectif d'écriture collective», comme le dit joliment Daniel Vuataz, travaille surtout sur commande ou invitation. C'est aussi une plateforme de projets: il souligne le lien entre l'émergence d'internet et la possibilité des collectifs. Sans web, ni mails, ni réseaux sociaux, la mise en lien était beaucoup plus difficile, tout comme le travail en collectif sur les textes. Avoir un site donne une visibilité immédiate

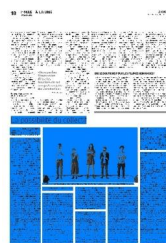
ainsi que la possibilité d'être contacté en quelques clics. Une révolution majeure, qui va de pair avec une accélération des échanges et des flux d'informations face à laquelle il s'agit aussi de se démarquer, dans un marché éditorial en surproduction. «Oui, il s'agit de ce 'tournant festivalier' de la littérature que critique Jérôme Meizoz¹, concède Daniel Vuataz, mais c'est aussi une chance, l'écrivain sorti de sa posture solitaire pour devenir une sorte d'auto-entrepreneur qui gère son activité de A à Z.» Et dans cette dynamique, force est de constater que le livre ne s'est pas appauvri, au contraire.

Ce n'est pas un hasard si l'AJAR s'est profilée sur la performance, les ateliers d'écriture, les lectures, toute la sphère de la médiation. «Je me suis orienté vers des formes d'écriture plus scéniques car

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'081
Parution: 5x/semaine



Page: 18
Surface: 69'189 mm²



Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003
Référence: 85068447
Coupage Page: 2/2

le temps du livre est long, précise Daniel Vuataz. Pour en vivre, un rythme régulier est nécessaire, comme pour une compagnie de théâtre ou un groupe de musique.» Il explore ainsi les diverses formes littéraires hors du livre. Il y avait là un terrain à occuper, même si certains membres auraient aimé publier davantage, confie-t-il. La parution chez Flammarion du roman *Vivre près des tilleuls*, signé à dix-huit, n'était pas préméditée – le récit avait été conçu pour une performance.

Parmi les auteur·trices de l'AJAR (11 membres, mais le collectif en a compté jusqu'à 23) se trouvent des salarié·es, des indépendant·es et des intermittent·es salarié·es par l'AJAR, qui touchent le chômage entre les projets. Daniel Vuataz a choisi l'indépendance et ses risques. «Mais je suis en couple, donc soutenu. Si je taris le filon un jour, si en vieillissant je deviens moins *bankable*, je reviendrai peut-être à un emploi salarié», sourit ce jeune père de trois enfants. C'est qu'il est difficile d'obtenir davantage de mandats. «Le collectif est une niche. Si on est cinquante à s'y mettre, cela ne marchera plus pour tous. Ça reste un milieu de prairie maigre: florissant mais fragile.»

Collectif rime avec associatif, soit avec la possibilité de demander des subventions. De plus en plus sollicitée, pour des activités de médiation notamment, l'AJAR a obtenu des fonds pour toute l'année 2021 via différents organismes, à l'instar d'une compagnie théâtrale, ce qui a permis à ses membres d'être mieux payés pour la phase d'écriture. «Cela devient un job, génial, valorisant, artistique, mais parfois frustrant car nous aurions envie d'initier davantage nos propres projets», nuance Daniel Vuataz.

La ZAC espère un équilibre entre textes personnels et commandes. Et de s'interroger: «S'appuie-t-on sur notre légitimité dans le milieu ou non? J'aimerais commencer avec un roman que personne ne nous commande, faire avec La ZAC ce parcours d'écrivain débutant.»

Le système associatif a aussi ses défauts. L'un d'eux est la lourdeur des tâches administratives. Demander des subventions implique par ailleurs d'être une structure à but non lucratif. «Le système n'est pas conçu pour gagner de l'argent.» Daniel Vuataz imagine ainsi tenter l'aventure plus risquée de l'entreprise. «Si La ZAC se constituait en SARL, l'argent issu de nos mandats d'écriture serait réinvesti.»

Il pointe les limites «techniques, légales, juridiques, à la structure en collectif». Car la philosophie de l'AJAR et de La ZAC se heurte au juridique sur la question des droits d'auteur. «Nous ne pouvons souvent pas dire qui a écrit quoi. Ces petits comptes ne correspondent pas à notre manière de travailler par couches, réécritures successives.» Or faire reconnaître cette démarche en termes de droits d'auteur est compliqué. Les droits de *Vivre près des tilleuls* sont liés par contrat à l'association AJAR; si elle est dissoute, ils seront transférés à une fondation. Mais en ce qui concerne les textes pour la scène, la Société suisse des auteurs ne permet pas d'inscrire une association comme détentrice des droits. «Comment partager entre vingt personnes? L'une de nous s'était inscrite comme autrice unique et reverse les droits à l'AJAR. Mais on voit bien pourquoi ce plan B peut être périlleux sur le long terme.»

La question est révélatrice d'une certaine vision de l'œuvre d'art, qui ne

pourrait être le fruit que d'une sensibilité individuelle. «Mais pour moi, et c'est presque du militantisme, ces commandes collectives sont mon œuvre, tout comme les performances et tout ce qui existe hors du livre», dit Daniel Vuataz. Pour Bruno Pellegrino ou Aude Seigne, qui publient aussi de manière personnelle, les deux volets se complètent et se nourrissent, écrire ensemble étant un moyen de ressourcer l'écriture individuelle (*Le Courrier* du 22 janvier 2021 et du 23 juillet 2021).

Car au-delà de l'effet de mode, le collectif est une véritable école d'écriture. L'échange permet de développer des compétences solides dans le domaine de l'efficacité narrative, de la construction du récit, des personnages, du style. Preuve en est avec *Terre-des-Fins*, son ton singulier, convaincant, sa dramaturgie efficace (notre édition du 24 juin 2022). Tout comme pour une œuvre individuelle, «on a besoin de temps pour maîtriser une œuvre collective, pour qu'elle existe avec sa tonalité propre».

Il attend ainsi le moment où les médias cesseront de s'intéresser à la démarche collective pour se concentrer sur l'œuvre, son style, son univers. Une banalisation en bonne voie? Le jeune auteur donnera dès l'automne prochain un atelier d'écriture collective à l'Institut littéraire suisse, où le dialogue autour des textes est au cœur de la formation. Plusieurs collectifs se sont formés spontanément après leur bachelor afin de prolonger cette pratique. Il faudra donc compter sur ces nouveaux modes de création et de professionnalisation de l'écriture. **APD**

¹Voir *La littérature «en personne». Scène médiatique et formes d'incarnation*, Slatkine, 2016.